



---

La Langue des faubourgs et des banlieues: de l'argot au français populaire

Author(s): Albert Valdman

Source: *The French Review*, Vol. 73, No. 6 (May, 2000), pp. 1179-1192

Published by: American Association of Teachers of French

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/399371>

Accessed: 02-05-2019 14:21 UTC

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

*American Association of Teachers of French* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *The French Review*

## La Langue des faubourgs et des banlieues: de l'argot au français populaire

par Albert Valdman

UNE TRADITION TENACE définit le *bon usage* ou *français standard* (FS) comme le parler cultivé de la bonne bourgeoisie parisienne. Cet usage, partant de la cour et de la haute bourgeoisie de la capitale, se serait répandu progressivement dans toute la France par le biais des classes dirigeantes provinciales dont le pouvoir dépendait éventuellement de leurs attaches parisiennes. La rareté relative des études empiriques comparant les parlers respectifs des strates sociales cultivées détentrices du pouvoir économique et politique parisiennes et provinciales ne nous permet pas de déterminer dans quelle mesure cette tradition rend compte de la situation actuelle. En d'autres termes, le bon usage est-il véritablement parisien? La tradition veut aussi que les parlers des strates sociales inférieures, nommés populaires, eux, soient différenciés sur le plan géographique ou, pour utiliser la terminologie spécialisée introduite dans notre article du numéro précédent de cette revue (Valdman 2000), diatopique.

Cependant, certains traits grammaticaux dits populaires sont largement répandus dans les aires francophones métropolitaines et extra-hexagonales peuplées par des diasporas, par exemple, l'antéposition dans les structures interrogatives (*Combien tu as payé pour ça?*) et l'effacement de la particule *ne* (*I' veut pas le faire*). Ces deux traits se retrouvent partout dans l'hexagone, au Québec et en Louisiane. Sur le plan lexical, des termes ou locutions populaires tels que *fric*, *mec*, *marrant*, *bouffer*, *foutre le camp*, *se faire choper* ("se faire arrêter") s'entendent sur tout le territoire de la République. Ainsi, l'influence linguistique de Paris se diffuserait sur deux axes: l'un, reflétant l'usage des classes sociales supérieures, par les puissants vecteurs que constituent l'école et l'administration; l'autre, caractéristique de la parole vernaculaire, par les contacts qu'occasionnent le commerce et les déplacements, le brassage résultant de déplacements massifs de populations, par exemple, les deux grandes guerres de ce siècle et, au cours de ces dernières décennies, la radio et la télévision où la parole vernaculaire s'infilte par des programmes qui font place au style familier et non soutenu<sup>1</sup>.

Mais, comme nous l'avons suggéré (Valdman 2000), la ligne de démarcation entre le "parler du peuple", le français populaire (FP) et le FS,

l'apanage supposé des bourgeois parisiens cultivés, s'estompe, et ces deux variétés ne représentent actuellement que les deux pôles d'un continuum. Puisque le FP n'est plus marqué diatopiquement ou diastratiquement, est-ce l'argot qui en prendrait la relève comme différenciateur social linguistique emblématique des classes sociales défavorisées? Variété langagière étroitement associée au sous-prolétariat parisien et, ces deux ou trois dernières décennies, aux populations des tristes cités des banlieues de la capitale, il constituerait le pendant du FS. Des déclarations récentes laisseraient croire que "ce français assez remarquable", "cette parole explosive" (Hagège) est un système linguistique distinct du FP (Goudailler 7). Dans cet article nous nous proposons de dresser l'état présent de ce phénomène qui, s'il ne mérite nullement le label de "parole explosive", n'en est pas moins associé à une strate sociale qui, elle, a un certain potentiel explosif. La première partie de l'article revoit les diverses définitions du terme "argot" et en recherche l'origine. On y examinera aussi la relation entre l'argot et le FP. La deuxième partie examine la notion de créativité souvent associée à l'argot, abusivement comme nous tenterons de le démontrer. Dans la troisième partie nous traiterons des processus de codage qui ont engendré des variantes telles que le *louchembem*<sup>3</sup> et le *verlan*. Nous terminerons avec une discussion des fonctions qu'assument aujourd'hui l'argot et ses variantes codées.

### Qu'est-ce que l'argot?

#### *Définition et origine*

Le *Petit Robert* offre deux acceptions du terme *argot* proposées dans l'ordre de leur attestation: 1. "langage cryptique des malfaiteurs, du milieu; 'langue verte'"; 2. "langage particulier à une profession, à un groupe de personnes, à un milieu fermé". L'entrée du *Petit Larousse* reprend ces mêmes deux sens, mais, pour le second, précise qu'il s'agit seulement d'un vocabulaire spécial plutôt que d'un langage pleinement constitué. Comme l'on est en droit de s'y attendre, le *Trésor de la langue française* (TLF 1: 477–78) offre un traitement plus développé dans lequel, d'une part, intervient la notion de cryptage ("tout signe de convention servant à communiquer secrètement [synon. *chiffre*], toute action ou manière de se comporter, convenue, particulière à des personnes d'une même catégorie et leur permettant de se comprendre"). D'autre part, le TLF inclut un ancien sens permettant de relier le terme à son étymon supposé: "l'ensemble des gueux, bohémiens, mendiants professionnels, voleurs (synon. *Le Milieu, la pègre*)".

Selon Pierre Guiraud, les sens actuels du vocable *argot*, attesté pour la première fois en 1628, dériveraient par métonymie du nom donné à une corporation de voleurs, les argotiers, liés à des marchands ambulants

adonnés aussi à la mendacité. Le mot ensuite aurait désigné le parler particulier des membres de cette corporation. Cet auteur relève aussi dans le *Donats provençal* du treizième siècle la mention de *gergon* (qui donne éventuellement *jargon*) pour désigner la langue des truands. Il note également une citation datée de 1455 dans laquelle il est fait mention au sujet des Coquillards, corporation d'escrocs, de voleurs, faussaires, tricheurs avec ses apprentis, maîtres et chef, lors du procès qui leur est fait, qu'ils usent d'un langage particulier, le *jargon jobelin*: "Ils ont entr'eulx un langage exquis [c'est à dire spécial] que les autres gens ne scavent entendre, s'ils ne l'ont pas revelez et apprins". En 1628 apparaît le *Jargon de l'argot réformé* qui livre un important inventaire de termes où l'on retrouve le nom *lourde* ("porte") encore utilisé aujourd'hui. Des vocables comme *daron* ("père"), *toccante* ("montre") et *jaspiner* ("parler"), qui perdurent apparaissent en 1725 dans un long poème, *Le Vice puni ou Cartouche* (Calvet 1994, 20–21).

A la suite d'une dérive sémantique, le terme désignera une variété de FP empruntant au vocabulaire du langage des groupes sociaux parasites exclus de la bonne société. Pour le philologue Lazare Sainéan, à l'orée du vingtième siècle, l'argot est absorbé par le FP: "La distinction entre le FP et l'argot, parfaitement réelle dans le passé, n'existe plus aujourd'hui et il n'est peut-être pas superflu d'insister à nouveau sur la fusion définitive du jargon dans le vulgaire parisien". Par ailleurs, Guiraud et Sainéan soulignent que l'argot n'est pas à proprement parler une langue puisque ce phénomène se réduit en général au lexique et n'interpelle, en général, ni la grammaire ni la phonologie<sup>4</sup>.

### *Argot et français populaire*

Denise François-Geiger distingue trois variétés argotiques: l'argot traditionnel, les parlers branchés et l'argot commun. Descendant du jargon jobelin et des variantes du parler relevé entre les quinzième et dix-neuvième siècles, comme l'attestent des survivances comme *pioncer* ("dormir"), *papelard* ("papier") ou *mézigue* ("moi"), l'argot traditionnel, aujourd'hui en voie de disparition, était la langue parlée par les malfrats et mauvais garçons des faubourgs parisiens de la fin du dix-neuvième siècle. Il constituait "un conglomerat de parlures" plutôt qu'un "monobloc" composé des usages des divers faubourgs: Belleville, Ménilmontant, la Butte Montmartre, auxquels se mêlaient les jargons spécialisés de diverses catégories de malfaiteurs. La deuxième catégorie comprend les parlers branchés à fonction ludique et identitaire qui comportent un codage les rendant cryptiques. Par le nivellement linguistique qui caractérise le français commun actuel, les deux premiers types d'argot se fondent dans le troisième, l'argot commun, qui fait partie intégrante du bas de gamme du lexique du FP qu'il enrichit et renouvelle. François-Geiger (8) fait

valoir que leur entrée dans les dictionnaires généraux comme le *Petit Robert* ou le *Petit Larousse* signale l'appartenance à la parole vernaculaire de tous les Français de mots argotiques comme *boulot*, *bosser* et *turbiner* ("travailler"), *chocottes* ("dents").

Aujourd'hui, l'argot proprement dit, c'est à dire à l'exclusion de ses formes codées, fonctionne comme un réservoir lexical dans lequel puisent les locuteurs de toutes les classes sociales pour rendre leur parler vernaculaire plus expressif. La prononciation, les structures et le lexique populaires se retrouvent chez tous les Français mais dans des proportions variables et en vue d'effets énonciatifs différents. Une phrase telle que *J voulais pas se tirer* (la forme /i/ au lieu de /il/, l'effacement du *ne* négatif et l'expression *se tirer* au lieu de *partir*) serait neutre dans le parler de lycéens ou d'ouvriers mais marquée chez des adultes de la haute bourgeoisie. Pour ces derniers, elle répondrait à un besoin de créer un lien d'intimité avec leur interlocuteur ou, par snobisme inverse, de démontrer une connaissance des usages jugés socialement stigmatisés. Confrontés à cette expression, ils répondraient: "ça se dit, mais ce n'est pas correct". L'on a tendance à oublier que la langue ne sert pas qu'à communiquer mais qu'elle permet aussi d'exprimer des effets énonciatifs.

### Créativité et processus néologiques de l'argot

On a tendance à exagérer la part d'originalité et de créativité dans les processus néologiques qui produisent le lexique argotique, y compris ses variantes codées, telles que le verlan. En fait, on y retrouve les processus lexicogénétiques qui caractérisent le vocabulaire de la langue générale. Il est vrai que le FP argotique contient des tournures expressives d'une certaine originalité, par exemple pour *mourir*: *lâcher la rampe*, *fermer son parapluie*, *déchirer son tablier*, *éteindre son gaz*, *souffler sa veilleuse*, *déposer son bilan* (George 160). Mais l'on constatera qu'un grand nombre d'expressions métaphoriques de cette liste non exhaustive part d'une image unique, celle de clôture ou d'achèvement. Cette créativité que partagent bon nombre de locuteurs ordinaires pâlit lorsqu'on la compare à celle des écrivains non-conventionnels tels que Jarry, Queneau et Céline.

Louis-Jean Calvet (1994, 9–12) offre l'exemple éclairant de l'évolution de *clocher* ("boîter"), dérivé du latin *claudicare*, aux termes *clodo* et *charclo* ("clochard") pour illustrer les processus de la créativité argotique. Cette démarche comprend quatre étapes successives: la métaphore, la suffixation, la troncation accompagnée de resuffixation et la verlanisation:

**Métaphore:** Le verbe *clocher* ("boîter") prend un sens plus large: "être défectueux", que l'on retrouve dans l'expression *ça cloche* ("ça ne va pas"), à partir d'une comparaison métaphorique entre le handicap physique et une disfonctionnalité plus générale.

**Suffixation:** La translation déverbale, ou si l'on préfère, l'adjonction

d'un suffixe zéro sur la base verbale *cloch-* produit le nom *une cloche* ("un imbécile, un clochard"). La suffixation de *-ard* donne au nom la connotation dépréciative que l'on retrouve dans *connard*, *mouchard* et *jobard*.

**Troncation et resuffixation:** *Clochard* subit un processus complexe de troncation de la dernière syllabe, puis d'adjonction de la terminaison *-o* avec changement de consonne: *clodo*. Ce terme d'argot, noté comme familier dans le *Petit Robert*, s'aligne sur de nombreuses formations en *-o* du lexique argotique: *fasciste* → *facho*, *communiste* → *coco*, *adolescent* → *ado*, *frigidaire* → *frigo*.

**Codage:** En verlan, une forme codée de l'argot, *clochard* devient *charclo*.

Dans cette section, nous passons en revue les divers processus lexicogénétiques de l'argot, en commençant par ceux qui déterminent le sens: métonymie, métaphore et emprunts, et en terminant par les changements d'ordre morphologique qui modifient la forme des mots originels.

### *Métonymie et métaphore*

La métonymie est une figure de style construite sur les relations de contiguïté entre deux termes. Par exemple, la partie pour le tout dans *Il y a une voile à l'horizon* où la *voile* se substitue au *bateau à voile* dont elle n'est qu'une partie. Ainsi le policier tout de *bleu* vêtu est dénommé par le nom de cette couleur; le contrôleur d'autobus qui porte *casquette* porte l'appellation de ce couvre-chef; les billets de banque enjolivés par le portrait d'hommes illustres s'appellent *Montesquieu* (200 francs) ou *Pascal* (500 francs). Le terme *starsky* pour désigner des agents de police (Goudailler) procède aussi de la métonymie, du nom d'un flic dans une série américaine bien connue (*Starsky and Hutch*). Parmi les Maghrébins des cités banlieusardes les Français de souche sont dénommés *blondins* ou *blonblon*, d'après la couleur de leurs cheveux ou *fromages blancs*, d'après la couleur de leur peau.

Louis Sénéan (1907), cité par Bensimon-Choukboun, disait que l'argot est la langue métaphorique par excellence. En effet, ce type de glissement sémantique engendre un grand nombre de néologismes argotiques. Par exemple, les filles sont désignées par une série synonymique partant d'une comparaison avec des animaux petits ou gracieux: *souris*, *belette*, *gazelle*. Une fille bien montée devient *un cheval*, un individu méprisable *un cafard*, un prince de la débrouille *un malin* (Antoine). Comme le montre la série de locutions idiomatiques pour *mourir* ci-dessus et comme nous l'exposons dans notre discussion sur l'emprunt, certaines images servent de patrons pour la création de séries synonymiques.

### *Emprunts*

La plupart des emprunts adoptés par l'argot traditionnel parisien provient d'autres dialectes oïl et des langues régionales de l'hexagone.

Comme le signale Louis-Jean Calvet (1994), la région parisienne constitue depuis bien longtemps un creuset linguistique dans lequel se fondent de multiples influences linguistiques. Bien avant la Révolution industrielle, les masses paysannes des provinces, Auvergnats, Bretons, Corses, Gascons, Normands, Picards et Provençaux se dirigèrent vers la capitale pour y trouver une vie meilleure<sup>5</sup>. Ils enrichirent la variété vernaculaire locale issue des patois de l'Ile-de-France de termes provenant des patois oïl et des langues régionales. Ces mots contribuèrent à l'enrichissement des parlers de Paris en transitant d'abord par l'argot pour aboutir éventuellement dans la langue commune. C'est le cas notamment des divers synonymes pour "argent" que nous citons en exemple.

L'étymologie reconnue par les dictionnaires pour l'un des synonymes d'*argent* les plus courants, *le pognon* (caractérisé comme familier dans le *Petit Robert* et populaire dans le *TLF*), le relie au verbe *pogner*, *poigner* ("saisir avec la main") et au substantif *pogne* ("ce qu'on empoigne"). Mais Pierre Guiraud (58) conteste cette métaphore parfaitement plausible, puisqu'effectivement l'argent est quelque chose que l'on prend avec sa *poigne*. Pour lui, la faiblesse de cette étymologie réside dans la nature isolée du lien entre l'étymon proposé et le dérivé face à une métaphore plus productive selon laquelle l'argent est rapproché de termes désignant la nourriture, en particulier le pain (comparer l'anglais familier *dough*, *bread*). Guiraud dérive *pognon* d'un terme qui désigne une brioche en Provence. Le terme entre donc dans une structure lexicogénétique engendrant une liste ouverte de synonymes pour *argent* provenant de diverses sources régionales: *michon* ("une sorte de miche"), *galette*, *douille* ("une sorte de gâteau rond en Normandie"), *flouss*, emprunt arabe apparenté phonologiquement à *flouzoun* ("gâteau auvergnat"), *grisbi* du savoyard *grisse* ou de "pain gris et bis" (Calvet 1991). Suivant Guiraud, Calvet fait valoir qu'en fait tout terme désignant la nourriture s'insère dans cette matrice sémantique qui produit des synonymes, outre les métaphores basées sur *pain*, l'argot offre: *oseille*, *artiche*, *fric* (de *fricot*) ainsi que des expressions telles que *gagner son pain*, *son bifteck*. Cet exemple illustre l'influence des parlers régionaux, des patois et dialectes et des langues régionales sur le FP qui, en procédant dans le sens inverse, va se répandre dans le territoire français et dans les autres régions et pays francophones.

A cette migration interne en provenance des provinces succéda l'importation d'une main-d'œuvre étrangère. L'apport étranger devint massif après 1919 car il fallait combler les rangs de la paysannerie et du prolétariat décimés par la Première Guerre mondiale. Les Polonais engagés pour travailler dans les mines du Nord et les fonderies de l'Est de la France furent suivis par les Arméniens fuyant le nettoyage ethnique turc, les Juifs d'Europe orientale chassés par les pogroms et les Italiens du *mezzogiorno* poussés à l'exil par le chômage et la misère.

La forte demande de main-d'œuvre causée par l'essor industriel en

France après la Seconde Guerre mondiale ne put plus être satisfaite par la paysannerie des régions périphériques de la métropole et l'on dut de nouveau faire appel à l'étranger. Les années cinquante connurent une forte migration en provenance de l'Espagne et du Portugal. Lors des décennies suivantes l'origine du flot migratoire s'élargit pour inclure le Maghreb, l'Afrique subsaharienne, l'Asie du sud-est et bien d'autres parties du monde, notamment les D.O.M. créolophones (Réunion, Guadeloupe, Guyane, Martinique). Dans son ouvrage collectif Vermès identifie vingt-cinq communautés linguistiques en France. En fait il faut au moins doubler ce nombre pour recenser les langues étrangères parlées dans la région parisienne.

On pourrait croire que le français populaire, par le truchement de l'argot, emprunte largement aux langues étrangères entendues dans la capitale. Or, comme le fait observer Guiraud (64), le lexique de l'argot s'est renouvelé en adoptant principalement des formes anciennes et provinciales. Il fait très peu appel aux langues étrangères, excepté dans l'argot branché en usage chez les jeunes des groupes sociaux défavorisés qui, frappés par l'exclusion et parqués dans les cités des banlieues, s'adonnent à des activités hors de la légalité—drogue, petite criminalité—ou vivent d'expédients. Le lexique de ces jeunes, pour la majorité beurs ou blacks, emprunte à l'argot traditionnel des malfaiteurs contenant force termes provenant des langues tsiganes (romani, sintit, gitan): *chouraver* ("dérober"), *pillav* ("boire"), *gadjo*, *raclo* ("gars"), *gadji*, *racli* ("fille"), *bédo* ("joint, cigarette de haschisch"), *gavali* ("jeune femme"), *choucard* ("bien, bon") (Goudailler). Tout comme le français ordinaire, l'argot des cités pour se renouveler puise aussi abondamment dans le lexique anglais: pour se limiter à des termes en "b", *bitch* ("putain"), verlanisé en *tchébi*, *tchèb*, *tcheub*; *biznes*, *biz* ("trafic illicite"); *black* ("homme noir") et ses dérivés *blackôs* et *blackesse* ("homme et femme noirs", respectivement); *bounty* ("homme de race noir voulant à tout prix ressembler à un blanc")<sup>6</sup>.

### *Restructurations*

Les restructurations modifient la forme phonologique des vocables. Ils comprennent le codage (voir "Les Argots à clef" ci-dessous), la suffixation et la resuffixation parasites, la troncation et la replication. Les suffixes parasites les plus fréquents incluent *-che* précédé d'une voyelle, *-oque*, *-ouille*: *amerluche*, *amerloque* ("américain"), *Pampleuche* ("Paris"), *cinoche* (adjoint à la forme tronquée *ciné*), *poissancher* (affixé à *poisser* ["voler"]), *boutanche* ("bouteille"), *niguedouille* ("nigaud"). D'autres termes comprenant un suffixe parasite incluent *mézigue* ("moi"), *tézigue*, *tézigô* ("toi").

La troncation s'opère principalement par l'apocope de la dernière ou des deux dernières syllabes d'un mot: *calva(dos)*, *dégueu(lasse)*, formé sur le vocable argotique signifiant "sale", *alloc(ation)*, *sécu(rité sociale)*, *boul(evard)*



(*Saint-*)*Mich(el)*. Dans de nombreux cas, l'apocope est suivie de l'adjonction de la voyelle /o/: *apéro*, *dirlo* ("directeur"), *coco* ("communiste"), *facho* ("fasciste"), *prolo* ("prolétaire"), *Mado* (Madeleine), *Pierrot* (Pierre), *Margot* (Marguerite).

La reduplication prend souvent une valeur hypocoristique et suit la troncation. On la retrouve dans les formes spéciales destinées aux jeunes enfants: *dodo* ("dormir"), *lolo* ("lait"), ainsi que dans les restructurations des noms propres. Dans le cas des noms propres se terminant par une syllabe fermée, la dernière syllabe est redupliquée avec effacement de la consonne finale : *Fifine* ("Joséphine"), *Gégène* ("Eugène"), *Mimil* ("Emile"), *Bébert* ("Albert"). Certains noms communs sont restructurés de la même manière: *bébête* ("bête"), *guéguerre* ("guerre").

### Les Argots à clef

Il y a lieu de distinguer entre l'argot proprement dit et ses formes codées comme le loucherbem ou le verlan. Comme nous le verrons, les argots à clef, qui conspirent à rendre méconnaissables les vocables de départ, reflètent les fonctions cryptique et ludique de l'argot. Il existe deux processus de codage, l'adjonction de matériau phonologique parasite, cas du largonji ou du javanais, et les permutations syllabiques, dont le verlan représente l'exemple le plus élaboré.

#### *Argot total*

Le largonji représente un cas de figure caractéristique du premier groupe d'argots à clef. Il consiste à placer la première consonne à la fin d'un mot et à lui en substituer une autre, en l'occurrence /l/, et ensuite d'attacher un suffixe parasite, une "queue postiche" selon Guiraud (72). D'après les sources citées par Robert L'Argenton le largonji remonterait au temps de Vidocq, ancien bagnard devenu policier au début du dix-neuvième siècle. La formule en 1. caractérise le loucherbem, une version du largonji en usage chez certains bouchers parisiens qui ne diffère des autres versions que par sa queue postiche. C représente la consonne initiale, X le reste du mot, et Y le suffixe parasite, *-em*:

1. CX —> IXCbem: boucher —> loucherbem, parler —> larlepem

Il semble que ces modifications s'opèrent sur la forme orale, comme l'indiquent les variantes graphiques du terme: *louchébem*, *louch'bem*, *louchébem*, dont la dernière serait employée par les bouchers eux-mêmes (Robert L'Argenton 113).

Un argot à clef peut être total ou partiel, selon que tous les mots d'une énonciation soient codés ou seulement les parties principales du discours: noms, verbes, adjectifs. Les argots à clef de caractère total se construisent

selon des règles simples—de simples adjonctions ou insertions de séquences parasitaires—et ont généralement un caractère ludique, ainsi le javanais, où l'on insert *-av-* après la consonne initiale du mot: *jave nave savé pava* ("je ne sais pas"). L'on notera que dans la représentation graphique de ces formes codées se manifeste le souci d'une notation de la prononciation, d'où une orthographe "phonétique" reprenant celles des conventions de l'orthographe française qui sont systématiques et transparentes. Des versions codées montrant cette simplicité sont largement répandues. Par exemple, il existe en Haïti, le *jagon*, version codée du créole, dont une variante consiste à adjoindre le phonème /g/ à chaque syllabe et à redupliquer sa voyelle. Ainsi, *Ki jan ou ye?* ("Comment allez-vous?") donne: *kigi jangan ougou yege*. Cela évoque un argot à clef africain, le *nkosoro*, relevé par Calvet (1991, 64) où l'on insère deux consonnes, dans ce cas /s/ et /r/, en reproduisant à chaque syllabe parasitaire la voyelle d'origine: *né togo Sétigi* → *nésere tosoro gosoro Séséré tisiri gisiri* ("Je m'appelle Sétigi").

Dans la pratique, le loucherbem est un argot à clef partiel et ne s'applique pas aux mots grammaticaux. Comme le montre l'extrait que nous empruntons à Calvet (1991, 58)<sup>7</sup>, les utilisateurs peuvent aussi mélanger plusieurs formules de recodage. Par ailleurs, le codage s'applique à un discours marqué par des traits du FP:

2. Quand on *lavèm loirbem* un *loukès d'loug(e)rok* dans un *larbèm*, si un *lecmé*, à *lotékès d'loimé* pis d'mon *lopainkès*, i'nous fait *lièch*, on *larlèpèm* l'argomuche du *louchébèm* et l'*lècmès* i'lonprenkès *lapuche*.

("Quand on va boire un coup de rouge dans un bar, si un mec à côté d'moi pis d'mon copain i'nous fait chier, on parle l'argomuche du boucher et le mec i'comprend rien.")

### *Argot à clef partiel*

Le verlan, par sa relative complexité, représente l'archétype des argots partiels. L'article de Natalie Lefkowitz dans cette revue nous dispense d'offrir une description exhaustive des règles de cet argot à clef au sujet desquelles des différences d'interprétation existent parmi les spécialistes (Méla; Antoine). *Stricto sensu*, cette forme codée de l'argot ne consiste pas comme le suggère le titre de l'article de Lefkowitz ("Verlan: Talking Backwards in French") à tout simplement inverser l'ordre des phonèmes des mots comme dans le *backward slang* anglais, ce qui donnerait, par exemple, *maf* pour *femme* /fam/ au lieu des formes verlanisées actuelles, *meuf* ou *feumeu*. Il s'agit en fait de permutations des syllabes des vocables polysyllabiques ou, plus précisément selon Antoine, de les découper en deux blocs et de permuer ces blocs en contournant les impossibilités phonologiques de la langue émanant de tendances structurelles profondes telles que la Loi de Position et la syllabation ouverte.

La structure canonique sur laquelle opèrent les règles du verlan consiste des séquences CVCV(C) comme *gamin* /ga mɛ̃/ ou *gamine* /ga min/. Dans ce cas les deux syllabes sont effectivement inversées: *minga* /mɛ̃ga/ et *minega* /minga/, respectivement. Cette règle est la plus aisée à appliquer et sous-tend la plupart du lexique verlanisé. Elle donne, par exemple *parents* → *rempa*, *basket* → *sketba*, *gonzesse* → *zessgon*. Mais les mots trisyllabiques, relativement rares, peuvent subir divers découpages en blocs de base<sup>8</sup>. Ainsi, *cigarette* donne *garetsi* ou *retsiga*, selon que l'on opte pour le découpage *si-ga.rette* ou *si.ga-rette*. On aura compris que la formation du lexique verlanisé comprend, comme c'est le cas de tout aspect langagier, une certaine part de conventionnel, partant d'arbitraire. Mais, c'est dans le traitement des monosyllabes qu'apparaît la complexité du verlan et c'est ce qui contribue à sa nature cryptique. Pour les mots à structure CVC, une phase préliminaire adjoint un "bourre phonétique", une syllabe composée de la réalisation d'*e muet*, /ø/. A cette forme allongée, s'applique l'inversion: *femme* /fam/ → /fa mø/ → /møfa/, *flic* /flik/ → /fli kø/ → /kø fli/. En fait, comme c'est le cas de l'argot en général, ces formes intermédiaires subissent la troncation, ce qui donne: *meuf*, *keuf*. Les monosyllabes du type CV subissent une simple inversion: *chat* → /ʃa/ → /aʃ/ *ach* tandis que pour ceux du type CSV (où S représente une semi-voyelle) la séquence SV forme le noyau indécomposable de la syllabe: *moi* /mwa/ → /wam/ *oim*. Enfin, les bisyllabes du type VCV(C) subissent l'aphérèse, la chute de la voyelle initiale avant la verlanisation et la troncation par apocope: *arabe* /aRab/ → /Rab/ → /Rabø/ → /bøRa/ → /bøR/ *beur*.

Plusieurs processus contribuent à rendre encore plus méconnaissables les termes verlanisés. L'un consiste à partir de la graphie: *cul* donne *luc*. Un autre consiste à verlaniser une forme déjà codée: si l'on part du verlan pour à *poil* on obtient à *loip* au lieu de à *lepoi*. Cette verlanisation au second degré est très fréquente, comme en attestent les formes *reubeu* pour *beur* ou *feukeu* pour *flic*<sup>9</sup>. Enfin, le point de départ du processus est le lexique général, ce qui est le cas de la plupart des exemples ci-dessus ou de celui de l'argot: *mec* → *keum*, *futal* ("pantalon") → *taifu*.

## Les Fonctions de l'argot

L'on a tendance à oublier que la langue ne sert pas qu'à communiquer mais qu'elle permet aussi d'exprimer ses sentiments, d'imprimer une certaine coloration à la parole, de se situer parmi divers groupes sociaux, pour ne mentionner qu'une partie des effets énonciatifs. Les divers types d'argot assument quatre types de fonctions: technique, cryptique, ludique et expressif et identitaire. Ces fonctions se chevauchent et convergent: tel terme ou processus particulier assumant simultanément plusieurs fonctions.

L'argot traditionnel descend du vocabulaire technique de diverses catégories de malfaiteurs. Comme le souligne Calvet (1994, 46–50) les cinquante et quelques termes pour *voleur* relevés au cours du dix-neuvième siècle ne sont pas des synonymes mais réfèrent à des techniques particulières de vol. Aujourd'hui encore se distinguent le *vol à la tire* (dérober des porte-feuilles), à *l'arraché* (dérober en passant sur une deux-roues) ou à *la roulotte* (dérober des objets dans une voiture en stationnement). Le besoin de déguiser les termes techniques décrivant des procédures liées à des activités hors la loi conduit au cryptage par le sens ou par la forme. Le lexique de l'argot traditionnel et le verlan des banlieues traitent de domaines langagiers relativement limités dont certains des termes sont dotés de larges gammes de synonymes: comme nous l'avons vu, c'est le cas pour *argent*. C'est aussi le cas pour l'amour dans son aspect vénal et physique (mots pour *coïter*, *prostituée*, *homosexuel*, etc.), pour la drogue, pour les techniques de vol, d'effraction et de cambriolage, le jeu, les ethnonymes (*amerloque*, *ricain* pour *américain*, *rital* pour *italien*, *espinguoin* pour *espagnol*, *chintoque* pour *chinois*).

L'argot participe aux aspects ludiques du langage au même titre que les jeux de mots ou les comptines. Expression de jouissance de la magie verbale et de la créativité artistique anti-conventionnelle, il s'apparente aussi aux pratiques langagières à fort degré d'expressivité telles que les jurons ou la poésie.

Tous les linguistes qui ont traité de l'argot ont souligné sa fonction principalement identitaire. Même là où il a une fonction crypto-ludique, comme c'est le cas du loucherbem ou des nombreux argots branchés d'école (Normal Sup', Polytechnique, les classes préparatoires des grands lycées), sa fonction fondamentale demeure l'affirmation d'une identité. La connivence conduit au bonheur d'une identité commune. Pierre Guiraud l'avait bien perçu lorsqu'il déclarait:

Il y a eu transfert de la fonction linguistique au cours duquel la nature de l'argot a changé: la langue secrète d'une activité criminelle, il devient une simple manifestation de l'esprit de corps et de caste—une façon particulière de parler par laquelle un groupe s'affirme et s'identifie. (6)

Le loucherbem est à la fois une forme codée de français que certains bouchers parisiens utilisent entre eux lors de tâches spécifiques à leur profession, par exemple la préparation de la viande avant la vente. Mais ils s'en servent aussi pour faire passer des morceaux de mauvaise qualité au nez des clients ignorant le code ou lorsqu'ils vont au café pour ne pas être dérangés par des étrangers (Robert L'Argenton). L'un des témoins de cette linguiste, un boucher d'origine normande qui avait appris cet argot à son arrivée à Paris, soulignait le lien entre la nature secrète du code et la connivence qu'il permet d'établir entre ses adeptes:

Dans le temps, couramment qu'un *latronpuch* (patron) *larlèpèm* (parlait) *largomuche* (argot) à ses *larsonkesse* (garçons) qui l'écoutaient comme des *lonkesse* (cons) . . . Le *louch'bem*, c'est des trucs, faut garder ça entre nous. Parc' qu'après tout, tout l'monde va parler *largomuche du louchébem* et nous, on sera comme des *lonkesse*. Ça va pas. Ça fait désordre. (121)

L'on notera de nouveau l'alternance des suffixes parasites qui renforce l'opacité du discours et les traits phonologiques et grammaticaux caractéristiques du FP.

Le maniement des argots branchés, surtout de ses variantes à clef, se traduit par un sentiment de supériorité et de mépris envers les *caves*, les gens ordinaires exclus du groupe que l'argot particulier définit. En revanche, il exerce une certaine attraction pour ceux-ci, surtout les adolescents, parce que le sentiment de transgression des normes qu'il symbolise permet de s'encanailler à peu de frais (Antoine 47). L'argot reflète aussi l'attrait de ce qui fait macho: argent et pouvoir sans travail, virilité sexuelle, refus des autorités établies. Mais les caves n'ont accès qu'aux formes banalisées des divers argots que ses adeptes modifieront pour qu'il conserve l'aspect ludo-cryptique qui sert à affirmer leur identité. Les non-initiés n'en connaîtront qu'un vocabulaire restreint devenu obsolète en même temps que transparent parce qu'entré dans la langue commune: *laisse béton*, *chébran*, *beur*, *meuf* et autres *keuf*.

Aujourd'hui les deux parlers associés à Paris depuis au moins le seizième siècle, le bon usage et le français populaire, se répandent largement hors de la capitale, et c'est probablement l'argot, en particulier sa variante à clef le verlan, qui représente le véritable parler parisien. Mais au regard du décroisement des strates sociales et l'osmose des comportements langagiers l'argot traditionnel s'est fondu dans un argot commun absorbé par le lexique du FP, largement partagé par tous les Français. Le verlan, l'une des formes de l'argot branché, est en voie de devenir la marque indicielle des jeunes des cités de l'ancienne ceinture des banlieues rouges où, depuis la fin du dix-neuvième siècle, sont rejetées les couches inférieures de la population de la capitale, de plus en plus exclues de l'économie de la France de l'ère post-industrielle. Évoluant dans un milieu socio-économique défavorable, ces jeunes, la plupart enfants d'immigrés maghrébins, africains et antillais, trouvent leur échappatoire dans la déviance sociale, y compris le rejet de l'école, et affirment leur identité par des comportements linguistiques qui leur sont propres. Bien que les cités constituent des ghettos interethniques, nous ne suivons pas Jean-Pierre Goudailler (7) lorsqu'il qualifie le verlan de parler interethnique. Si l'argot des cités fait une plus large part aux emprunts aux langues étrangères que l'argot traditionnel, il constitue principalement un codage des vocables de la langue commune et de l'ancien argot du Paris *intra-muros*, en fait, une appropriation de ce

parler. Marque distinctive, *signum*, d'une population d'exclus tissant des réseaux sociaux denses, l'aspect cryptique et ludique de l'argot des cités est renforcé par la reverlanisation (*beur* ["arabe"] devient *reubeu* et *meuf* ["femme"], *feumeu*) qui permet à ses locuteurs de se distancer des imitateurs de la bonne société.

Mais quelle fonction assume chez des jeunes de la bonne société l'argot branché, image nécessairement déformée de l'argot des cités, toujours en mutation? Ceux-ci montrent envers lui une attitude contradictoire de répulsion et d'attraction. Ils considèrent les mots d'argot "sales, bas, grossiers, vulgaires" et y associent une incorrection morale (Bensimon-Choukroun 91), mais ils y trouvent en même temps un effet libérateur des conventions. On ne peut s'empêcher de rapprocher l'usage de l'argot chez ces jeunes de la mode du piercing. Dans un récent article de *L'Express* (11–17 septembre 1999: 23), le journaliste Cédric Gouveneur y voit "un message d'anticonformisme, de provocation, d'identité tribale" et cite un psychiatre qui déclare: "Dans une société individualiste, le passage à l'âge adulte manque d'identifiants. Le piercing en est un, comme les cheveux longs à une autre époque". Nous ajouterions pour conclure: aussi comme l'argot des cités.

INDIANA UNIVERSITY, BLOOMINGTON

### Notes

<sup>1</sup>R. Anthony Lodge postule l'existence d'un dialecte populaire parisien remontant au Moyen Âge. Le résultat du contact entre les dialectes régionaux, ce parler refléterait une koinéisation, c'est à dire qu'il aurait été une sorte de dénominateur commun des dialectes en contact. Ce sociolecte aurait évolué en opposition avec la langue de l'aristocratie et des bourgeois parisiens et se serait maintenu jusqu'au début du vingtième siècle.

<sup>2</sup>Divers facteurs sociaux, politiques et économiques auraient conduit au nivellement du dialecte populaire parisien avec le FS dont il représenterait la variante vernaculaire et non soutenue nommée français populaire (FP). Comme le FP n'est plus l'apanage de la classe ouvrière et du sous-prolétariat parisien, c'est l'argot qui aurait hérité du rôle de langue du peuple parisien.

<sup>3</sup>Il existe plusieurs représentations graphiques de cet argot. Nous retiendrons celle adoptée par le *Petit Robert*: *loucherbem*, bien que ses utilisateurs le prononcent généralement *louchèbèm*.

<sup>4</sup>Toutefois, les permutations du verlan créent des groupes de consonnes qui ne se retrouvent pas dans la langue commune, par exemple: *kteurfa* pour *facteur* ou *chtonmi* pour *michton* ("client d'une prostituée"). Aussi, la fréquence de la voyelle /ø/ qui s'adjoint aux formes originelles du type CVC est beaucoup plus fréquente: *meuf*, *keuf*, *beur*. Dans cette forme codée la distinction de genre est soit neutralisée (*elle ouf* ["elle est folle"]) ou elle peut être réalisée comme infixé au lieu de suffixé, par exemple, l'opposition *copain* vs. *copine* est transformée en *painco* /pɛko/ vs. *pinco* /pinko/.

<sup>5</sup>Au cours du dix-neuvième siècle, Paris connut une explosion démographique. Sa population passa d'environ 500.000 en 1800 à 1.700.000 en 1860 (Lodge).

<sup>6</sup>Cette terme est le nom d'une marque de friandise faite de noix de coco recouverte de chocolat, donc blanc à l'intérieur et noir à l'extérieur, comme les petits gâteaux *Oreo* aux Etats-Unis.

<sup>7</sup>Reproduit de Mandelbaum-Reiner (35).

<sup>8</sup>Dans le corpus de base réuni par Antoine, sur 1.010 items verlanisés, seulement 69 constituent des trissyllabes.

<sup>9</sup>De toute évidence, l'homophonie avec le mot anglais ajoute une nuance dévalorisante et optimalise la transformation chez un groupe en conflit permanent avec les forces de l'ordre.

## Références

- Antoine, Fabrice. "Des mots et des oms: verlan, troncation et recyclage formel dans l'argot contemporain." *Cahiers de Lexicologie* 72 (1998): 41–70.
- Bensimon-Choukroun, Georgette. "Les Mots de connivence des jeunes en institution scolaire: entre argot ubuesque et argot commun." *Langue Française* 90 (1991): 80–94.
- Calvet, Louis-Jean. "L'Argot comme variation diastratique, diatopique et diachronique (autour de Pierre Guiraud)." *Langue Française* 90 (1991): 40–52.
- Calvet, Louis-Jean. *L'Argot. Que sais-je?* 700. Paris: PUF, 1994.
- François-Geiger, Denise. "Panorama des argots contemporains." *Langue Française* 90 (1991): 5–9.
- George, Ken. "Alternative French. *French Today*. Ed. Carol Sanders. Cambridge: Cambridge UP, 1993. 155–70.
- Goudailler, Jean-Pierre. *Comment tu tchaches! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris: Maisonneuve et Larose, 1997.
- Guiraud, Pierre. *L'Argot. Que sais-je?* 700. Paris: PUF, 1958.
- Hagège, Claude. Préface. Goudailler. 3–4.
- Lefkowitz, Natalie J. "Verlan: Talking Backwards in French." *French Review* 63 (1989): 312–22.
- Lodge, R. Anthony. "Vers une histoire du dialecte urbain de Paris." *Revue de Linguistique Romane* 62 (1998): 95–128.
- Mandelbaum-Reiner, Françoise. "Secrets de bouchers et largonji actuel des louchébèm." *Langage et Société* 56 (1991).
- Méla, Vivienne. "Le Verlan ou le langage du miroir." *Langages* 101 (1991): 73–93.
- Sainéan, Lazare. *Le Langage parisien au XIXe siècle*. Paris: Champion, 1912.
- Robert L'Argenton, Françoise. "Larlépem largomuche du louchébèm: parler l'argot du boucher." *Langue Française* 90 (1991): 113–25.
- Valdman, Albert. "Français standard et français populaire: sociolectes ou fictions." *French Review* 56 (1982): 218–27.
- . "Comment gérer la variation dans l'enseignement du français langue étrangère aux Etats-Unis." *French Review* 73 (2000): 648–66.
- Vermès, Geneviève, éd. *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France*. 2 vols. Paris: L'Harmattan, 1988.